

# L'Autre sang

Herbert Wild



Editions  
Lettres du Mékong

Nouvelle

L'Autre sang

Herbert Wild

# L'Autre sang

*Nouvelle*

Editions  
**Lettres du Mékong**



## I

Le sampan quitta la zone violemment éclairée et glissa dans l'ombre des lourdes frondaisons inclinées sur la rivière. Le barreur tho se jeta sur le côté. Lancé en avant, appuyé sur le pied gauche à plat, la jambe droite tendue en arrière jusqu'à l'extrême pointe des orteils, il allongeait les bras à fond sur la poignée de la grande rame manoeuvrée à deux mains, et son corps bronzé par le soleil eut une pose digne d'un bas-relief hellène.

Un Européen accroupi sur les talons à l'entrée du roufle demi-cylindrique en lamelles de bambou pencha la tête à l'extérieur.

— Tenez, Verger, dit-il, une réminiscence de l'antique... Ça vaut le Discobole dans son genre. Il y a de beaux gars chez ces Thos... Regardez l'attitude forte et belle. Verger, le dos sur une natte, apercevait le barreur sur la petite plate-forme surélevée d'arrière. — Je vois, docteur... Mais je ne partage pas votre admiration pour cet indigène. La pose est très quelconque. Il ajouta d'un ton décisif :

— Je ne peux arriver à trouver les indigènes intéressants, quels qu'ils soient. Vous faites chez eux toute sorte de découvertes. C'est une marotte...

Le docteur Hardy lui jeta un coup d'oeil un peu ironique. Il allait ajouter quelque chose, mais un glissement mou suivi d'un léger choc annonça l'atterrissage. Le docteur s'allongea et se redressa hors du roufle bas, suivi par Verger. Un troisième Européen se dégagea à son tour du demi-cylindre en lattes de bambou. Il portait sur sa manche les insignes d'inspecteur de la garde indigène.

— Onze heures, dit Verger. Nous allons déjeuner. Vous connaissez l'endroit, docteur ?

— Je m'y suis arrêté une fois. Ils sautèrent l'un après l'autre sur la berge d'argile rouge et avancèrent sur un espace débarrassé de paillettes, sous les dômes des grands arbres. Des places noires où traînaient des morceaux de bois carbonisés indiquaient des foyers.

— Tous les convois de sampans font halte ici, dit l'inspecteur de milice Jeanvert. Et il n'y a pas de sangsues.

Les boys installaient des nattes sur le sol et le *bêp* s'affairait, préparant sa cuisine.

Verger, debout, regardait distraitement La Rivière Claire roulaient avec une lourde puissance ses eaux d'été lumineuses. Dans l'embrasure large et haute sous les frondaisons elle lui sautait avec un cruel et aveuglant éclat, brusquement interrompu par la ligne d'ombre épaisse tombant de la feuillée, en sorte que près de la rive les eaux semblaient plus noires encore par contraste. Sur l'autre rive, comme sur celle où ils avaient abordé, la végétation victorieuse couvrait tout, sans laisser un pouce de terre visible, et la pente montait, toute mamelonnée de sombres dômes de feuillages enchevêtrés,

Le docteur Hardy avait une quarantaine d'années. C'était un homme brun, aux yeux observateurs, d'esprit très scientifique qu'il appliquait dans les études d'histoire naturelle. Verger, par une contradiction bizarre, recherchait fréquemment sa compagnie et ne l'aimait pas.

Hardy analysa encore une fois les traits de Verger et eut un léger hochement de tête. « Les yeux, pensait-il... le méplat entre les yeux, les façons d'agir... » il demeurait hésitant, cherchant une preuve qui confirmât l'hypothèse depuis longtemps formulée.

— Bêp, cria Verger, est-ce prêt ?

Le ton de colère fit courber le dos du cuisinier qui dit quelques mots à un boy. Celui-ci déplia une petite table, disposa prestement les légères chaises de campement tandis que le boy du docteur mettait le couvert. Les serviteurs de Verger se hâtaient, avec le visage craintif et ennuyé de l'Annamite querellé.

— Quels lambins! dit Verger. Et c'est toujours comme ça... Ce *bêp* de malheur me fait perdre un temps!... *Maoulén, cou leun* (1) !

— Vous êtes trop sévère, monsieur le Résident, dit Jeanvert. Ce ne sont pas des perfections... Même, ça ne vaut pas cher, mais en brousse on ne peut exiger un service impeccable.

Ils prirent place autour de la table. Le boy apporta l'omelette. Les trois hommes se servirent tour à tour.

— Sévère, non! dit tout à coup Verger. Je les mène comme il faut. L'Annamite — et l'indigène en général — est fainéant.

— Le *nhaqué* (2) n'est pas fainéant, dit le docteur. Il travaille dur dans sa rizière...

(1) Vite, porc. (2) Paysan.

— Certainement, fit Hardy d'un ton approbateur.

Il ajouta : « Mais il n'y a pas que les intellectuels... Les indigènes, qu'ils soient Annamites, Thos, Muongs, en font autant... »

— Oui, dit Verger, mais eux, c'est par crainte, n'est-ce pas ?... Nous, c'est comme je le disais, par élégance poétique.

Hardy garda le silence. Ils revinrent vers l'inspecteur de milice. Allongé sur une natte posée à terre, il envoyait dans l'air calme les spirales de fumée d'une cigarette. L'odeur de tabac se mêlait à l'universelle senteur d'humus mouillé.

— *Bêp* (1), cria Verger, moyen manger bientôt ?

— Moyen, dit le bêp... Y en a prêt tout suite.

Ils restèrent silencieux quelques moments. Verger, l'air absorbé, regardait le bêp qui, à quelques mètres d'eux, confectionnait une omelette. Le docteur étudiait Verger sans que ce dernier y prêtât attention. Jeanvert fumait, indifférent, étendu sur le dos. C'était un ancien sous-officier, ayant conquis ses grades dans la garde indigène. Un brave homme, simple et sans prétentions, déjà poivre et sel.

Verger, l'administrateur de la province de Tuyen Quang, avait trente-quatre ans. Il était sorti de l'Ecole coloniale. Il avait occupé des postes successivement plus élevés en Cochinchine, en Annam, au Laos. Il était Résident au Tonkin pour la première fois et occupait le poste de Tuyen Quang depuis six mois. C'était, dans toute la force du terme, un excellent fonctionnaire.

Sa carrière administrative avait progressé rapidement sans à-coups. Il avait une bonne culture générale, une forte mémoire. Il savait se servir de l'une et de l'autre dans le monde qu'il aimait à fréquenter.

(1) Cuisinier

près, ce moyen me fut offert par le hasard.

« Selon la coutume, des passagers de première classe sans domestique demandèrent des soldats de bonne volonté, susceptibles de garder leurs enfants sur le pont pendant les repas et la sieste. Je trouve encore cet usage charmant : il libère les parents, permet à de bons bougres de fouler les locaux mirifiques des premières en suivant comme des éléphants de petits enfants remuants comme des vers de terre, et de gagner quelque argent au cours de la traversée. Mon parti immédiatement pris, j'allai chez le Commissaire. Il me signala la famille disons... Durand.

« - Ah! c'est vous le soldat, me dit une petite femme en pyjama.

« - Oui, madame.

« La fillette, trois ans et qui s'appelait Jacqueline, était au milieu de la cabine sur son petit pot et se mit à hurler dès qu'elle me vit » :

« - Je veux pas du soldat! Je veux pas du soldat!

« - Ça sera cent francs pour la traversée, me dit la dame, ça va comme ça?

« Je vous passe la suite. Deux heures après, boutons astiqués, j'étais sur le pont avec un autre soldat-nourrice et – là était le but de mon engagement - avec les trois congaiës et même deux boys et un chauffeur annamites.

« Je me revois encore et vous me voyez vous-même, Monsieur, chaque jour, dans ce bateau-ci, vautre sur une chaise avec un gosse qui vous monte sur le ventre et vous découv votre patte de ceinturon en tirant dessus comme un sourd.

« Durant ce temps, j'en entendis de bien bonnes que me confièrent congaiës et boys sur les particularités de leur

service et l'intimité des patrons. Ce qui me frappa surtout, et dès la première minute, ce fut avec quelle attention, avec quelle constance, avec quelle finesse pénétrante, ces gens nous observent constamment, - mais là n'est pas le thème de mon histoire. Je vous signalerai néanmoins que les patrons de ma Thi Nam étaient de gros commerçants d'Hanoï, pourvus de deux petites filles jumelles. Le passage à bord des congaiës bonnes d'enfants des fonctionnaires étant payé par l'administration, mais point celui des particuliers, Thi Nam en tirait du prestige. Elle disait : Mes patrons sont beaucoup riches, les autres beaucoup pauvres.

« Je n'avais alors aucun goût pour les enfants. Après quelques heures d'épreuve, je compris que ma surveillance de Thi Nam était paralysée par ma sacrée gamine qu'il me fallait suivre dans tous les coins, car j'avais, bien entendu, une peur bleue qu'elle ne se fiche à l'eau. Par surcroît, lorsque Thi Nam s'absentait pour une raison ou pour une autre, elle me collait de préférence ses deux gosses à elle. Ma filature se trouvait ainsi réduite à néant. Ce n'était évidemment pas lorsque Thi Nam se trouvait en ma compagnie que quoi que ce fût pût se produire, mais bien lorsqu'elle s'absentait en me laissant trois fils à la patte, au lieu d'un seul.

« Je parai à ce désavantage grâce à Lodoron. Lodoron était une de ces nourrices militaires du groupe, qui gardait un pauvre petit rabougri, presque toujours dans une voiture. Son nom savoureux et sa silhouette resteront dans ma mémoire. Une sombre brute, au demeurant, carrier dans le civil. Je lui promis mes cent francs de gratification.

« Laissez-moi vous dire en passant que cette somme fut le premier argent que j'allais gagner de ma vie. Je n'hésitai pas à le sacrifier afin de me trouver débarrassé de préoccupations

bien propres à contrarier mes desseins, tandis que Lodoron assurerait ma charge chaque fois qu'il le faudrait sans que personne n'en sache rien.

« Cette combinaison obtenue - par le travers de l'île de Crète - j'eus en mains tous les atouts du jeu, car Thi Nam devait continuer à agir et à s'absenter dans la sécurité que ne lui donnait plus l'enchaînement devenu fictif où elle continuait à me croire paralysé.

« Et la partie commença.

\*

« Thi Nam partait, je filais derrière elle. Un paquebot est un édifice compliqué qui, avec son dédale de coursives, d'escaliers, de salles, de réduits, facilitait ma surveillance d'autant mieux que la fille, ne se doutant de rien, ne tirait pas parti des avantages dont je profitais. Rien de bien saillant au début. Un soir, j'entrevis un passager lui parler. Elle répondit en riant et sans hâte à interrompre l'entretien.

« En vue de Port-Saïd, un après-midi, un boy lui dit quelques mots en annamite. Elle se lève, me colle ses deux filles en me disant que ses patrons l'appelaient dans leur cabine. Je passe les fillettes à Lanternon (ainsi la bande des enfants avait surnommé Lodoron).

« Par un circuit, j'arrive en vue de la cabine certainement avant Thi Nam, étant donné le chemin que je lui avais vu prendre. J'attends en ayant l'air de lire le règlement des passagers, affiché tout près. Personne. Je remonte sur le pont où Thi Nam réapparaît à son tour :

« Oh! là là! toujours Madame embêter moi, toujours recoudre bouton! toujours y en a quelque chose! »

— Par nécessité, mais c'est un être inférieur au Blanc, très inférieur, et le Blanc doit toujours garder sa distance.

— Il y a du vrai, dit le docteur. Mais entre Blancs aussi, fichtre, il faut souvent savoir garder ses distances. Et il y a des indigènes qui sont des gens fort intéressants. Chez les Thais... Je connais le *ban-ta* de Yen-minh... Bigrement intelligent. Et vous avez entendu parler du *quan-dao* de Bao-lac... Un grand bonhomme, vous savez...

— Allons, dit Verger, la marotte... l'indigénophilie. C'est la mode à présent. Que voulez-vous, docteur, mes sentiments d'Aryen parlent sans doute trop haut, mais je n'y puis souscrire.

— Vos sentiments d'Aryen ? dit le docteur... Hé...

Il hésita et lâcha brusquement.

— Etes-vous sûr d'être un pur Aryen ?

Il eut la certitude que Verger blâmait.

— Quoi ? demanda l'administrateur. Que voulez-vous dire ?

— Mais, mon cher, que dans la suite des âges il y a eu tant de croisements, qu'il est bien difficile de se croire de race pure...

Il lui sembla que Verger respirait plus librement.

— Ah, ainsi... d'accord, dit l'administrateur. Mais cependant un individu comme moi, par exemple, né dans l'Est de parents de vieilles souches ardennaise et lorraine, ne peut avoir, si mélange il y a, qu'une goutte bien lointaine de sang... voyons de quel sang, docteur... sémite à la rigueur... et encore bien dilué...

— Ou de sang jaune, fit Hardy d'un ton très naturel.

Ici encore il eut l'impression que Verger se troublait de nouveau. Il ajouta sans attendre la réponse.

— Les Huns d'Attila étaient des Jaunes... Et en Europe

moderne les Bulgares, les Hongrois, ont du sang jaune... Avec les guerres, les invasions, sait-on ?...

Verger rit. Ce rire signifiait-il un soulagement ? « Ainsi encore, oui, dit-il... Docteur, vous êtes un drôle de corps... Mais je ne crois pas que mon père eût la moindre goutte de sang jaune. C'était un grand gaillard, blond aux yeux bleus comme moi. Je lui ressemble... »

— Il a été en Indochine, je crois, dit Jeanvert. Dans les débuts de l'occupation...

— Oui, du temps de la conquête du Tonkin, répliqua Verger. Lieutenant. Il s'est marié plus tard en France, où je suis né. Sa femme était de Nancy...

— Votre mère ? dit le docteur.

— Ma mère, naturellement...

Verger se lança dans les souvenirs de son enfance. Il était loquace, beaucoup plus qu'à son ordinaire. Il parla beaucoup de Mme Verger. Hardy écoutait en buvant son café à petits coups. Jeanvert fumait tranquillement, ruminant ses idées, inattentif au dialogue. Verger s'échauffait curieusement en parlant. Il revenait sans cesse sur ce point : « Moi, je défends les prérogatives du Blanc. Je ne veux pas de faiblesses à l'égard de ces gens-là. De la poigne... »

— De la fermeté, oui, redit le docteur, mais vous êtes trop dur pour eux, trop méprisant...

— Trop dur, hum... Juste.

Il reprit ses arguments. « Et ma foi, dites ce que vous voudrez, docteur. Je vous le répète, je suis peut-être un trop pur Aryen, jusqu'au bout des ongles, pour ne pas me sentir infiniment au-dessus de ces Asiatiques... pour ne pas me sentir d'une race de maîtres... »

Il retourna ce thème, y revint, cita Gobineau. Jeanvert se leva et alla retrouver sa natte. La chaleur humide pesait de plus en plus. Hardy fumait à son tour. Il écoutait Verger sans mot dire.

— Et voilà pourquoi je n'aime pas ce pays, dit Verger. Ma vieille hérédité de nordique ne s'adapte pas à ces paysages... mon sentiment ancestral d'Aryen et de maître m'interdit de me familiariser avec aucun de ces Asiatiques. Et je voudrais que tous les miens eussent cette dignité...

Ils fumèrent silencieusement. Hardy regardait la Rivière Claire roulant sa masse luisante. Dans l'embrasure de feuillage apparaissait par intervalles un débris flottant. Il traversait le cercle de vision et disparaissait promptement.

— Il y a dans vos yeux une particularité curieuse, dit le docteur. Ils sont longs et comme un peu bridés. Vous savez, ajouta-t-il aussitôt, qu'il y a des particularités semblables chez certaines races françaises. Bizarreries ethniques.. Mon Dieu, Verger, qu'il fait chaud !

Verger était devenu brusquement silencieux. Il se leva et alla contempler la rive opposée ensevelie sous sa masse de verdure impénétrable. Un coq chanta dans la brousse. Un vent léger se leva et les longues lames de *codanh*, l'herbe de paillette haute de trois mètres, frémirent en bruissant doucement. Hardy alla s'asseoir près de l'inspecteur de milice.

— Monsieur Jeanvert, dit-il à mi-voix, savez-vous une chose ?

— Quoi ? docteur.

— Verger est un métis.

Jeanvert tourna la tête vers le docteur avec des yeux ronds.

— Métis... quoi ? Vous avez entendu : son père était Ardennais et sa mère Lorraine, de Nancy...

— Oui, marmotta le docteur, c'est gênant... Mais quand le diable y serait, il est métais. Observez bien et dites-moi votre impression...

L'inspecteur regardait toujours Hardy. « Non, fit le docteur, pas la peine de me regarder comme ça... Je n'ai pas reçu le coup de bambou. Ma cervelle est saine... Analysez bien son méplat interoculaire et ses yeux. »

— Sa mère était de Nancy, voyons ! redit Jeanvert. Ils se turent. Verger revenait vers eux.

— Voulez-vous que nous repartions sans attendre, dit-il, pour arriver plus tôt à Tuyen Quang. Le vent descend la rivière. Ils s'aideront de la voile. Le courant est fort. Nous pouvons y être en quatre heures.

— Allons, dit le docteur.

Le petit cantonnement fut vite levé. Verger pressait les boys avec des mots secs. Ses compagnons écoutaient.

— Il est dur pour eux, dit Jeanvert.

— Justement... Un autre indice...

Vingt minutes plus tard les Mans (1) d'un *ray* (2) placé très haut sur une pente de la montagne remarquèrent au fond de la vallée le sampan glissant sur la rivière lumineuse. L'embarcation devint un point gris, tourna dans un coude, et les montagnards ne la virent plus.

## II

Sous la véranda de la Résidence le docteur Hardy s'arrêta devant le clair de lune limpide et dit à Mlle Taillandier : « Ceci est beau... J'aime ces lueurs bleutées sur les feuilles. »

(1) Race montagnarde de l'Indochine septentrionale. (2) Espace incendié par les montagnards sur les versants et cultivé en riz de montagne qui vient à sec.

« Puisque nous reparlons de cette lettre, sachez que, le soir même, j'avais retrouvé le boy. Ce boy n'était pas seulement facteur, mais écrivain public et c'est lui qui transcrivait en quôc-ngu les offres des amateurs de congaiës. Pour la modique somme de cinq francs, je sus donc et le contenu de l'épître et que l'expéditeur était le coiffeur du bord. Il offrait à Thi Nam un flacon de parfum premier choix et bien autre chose encore si elle voulait se trouver à telle heure de la nuit et à tel endroit du navire. Mais ce fut un lapin - du moins cette nuit-là - car, à l'heure dite, Thi Nam se trouvait avec-moi.

« Je vous disais donc que j'en arrivais à admettre que Thi Nam me disait la vérité. Toutes les constatations singulières que j'avais faites n'en compromettaient pas absolument l'évidence, car elles pouvaient n'avoir été que coïncidences. Je connus ces instants de candeur parce que j'entrevois mal que l'intérêt de Thi Nam pouvait être ailleurs que là où je le croyais et que, pour des intrigues sans lendemain, elle pût compromettre un avenir tranquille. Afin de la tenir à fond, je lui avais en effet laissé envisager que, si elle était sage, nous pourrions, arrivés à Hanoi, nous mettre en ménage. J'ignorais, vous le voyez, que pour un Asiatique l'avenir est sans valeur. Il l'accepte d'avance, même avec son malheur. Tant pis ! dit-il, et le présent compte seul, dont il faut tout tirer.

\*

« Quoi qu'il en soit, la partie engagée me passionnait de plus en plus et la chaleur de la Mer Rouge, qui fut épouvantable, ne ralentit en rien mon ardeur. J'appréciais en outre

l'avantage de me tenir sous les ventilateurs des premières, au lieu de mijoter sous la toile de tente de l'avant.

« Mon patron, d'un naturel bavard, tandis que je surveillais sa fillette, se croyait obligé de ne pas faire le fier avec un soldat et me posait des questions sur ce que je faisais « dans le civil ». Je racontais n'importe quoi. Il ne m'écoutait d'ailleurs pas. Et son quart d'heure journalier sacrifié au peuple et à l'armée, il retournait dans son monde, tandis que je me livrais à quelques galipettes afin d'amuser Jacqueline et de rejoindre Thi Nam.

« Nous filions le parfait amour. A Djibouti, où elle descendit avec ses patrons, elle m'acheta une pochette de soie mauve et des cigarettes. Tous ces faits et gestes formaient dans mon esprit positif et tendu une chaîne incohérente dont les anneaux ne s'emboîtaient pas. Le certain, c'est que chaque fois que Thi Nam mentait, ma surveillance m'en rendait compte. Souvent le mobile de ses manœuvres me semblait si futile, ou bien il m'apparaissait que le mensonge qu'il engendrait était si inutile que...

« Tenez, un exemple. Un soir, elle vient, me dit qu'elle ne peut pas rester avec moi, car une des fillettes a là fièvre, ne dort pas et pleure. Voilà ma Thi Nam repartie. Un quart d'heure après, j'aperçois de la lumière dans sa cabine et un boy en ressortir avec des bouteilles de limonade vides. J'apprends que les trois congaiës sont réunies et jouent tranquillement aux cartes.

« Vous le voyez, rien de mal, - mais un mensonge à la clé. Mensonge idiot, car si Thi Nam avait dépassé son instinct et raisonné une minute, elle aurait prévu que rien ne me serait plus facile que de savoir si une des fillettes était souffrante ou non. Et mensonge dangereux par-dessus le marché car,

Et Mlle Taillandier, sensible à l'esthétique de la nature tropicale, acquiesça.

Mlle Nicole Taillandier, fille de l'inspecteur général des Travaux publics, était grande, blonde, bien prise dans sa robe blanche. Ses magnifiques vingt-trois ans avaient attiré autour d'elle à Hanoï un public masculin intéressé. Mais à présent qu'on la savait presque officiellement fiancée avec l'administrateur Verger on l'entourait plus discrètement. Verger, avant d'occuper le poste de chef de province, avait été détaché six mois au gouvernement général. Il avait ainsi rencontré Mlle Taillandier dans toutes les réunions mondaines qu'il fréquentait assidûment. Il avait plu ! Il était bien de sa personne, et les particularités physiques relevées par le docteur Hardy, en lui donnant une physionomie d'un caractère un peu étrange peut-être, ne nuisaient aucunement à ses traits. Mlle Taillandier savait qu'une belle carrière administrative s'ouvrirait devant le jeune chef de province. Naturellement cela n'entrait pas en ligne de compte dans sa sympathie pour Verger. Du moins elle l'eût affirmé très sincèrement. Peut-être n'essayait-elle point d'explorer son subconscient à cet égard... Il est possible cependant que si Verger, au lieu d'être un futur résident supérieur, eût été un fonctionnaire sans avenir, Mlle Taillandier ne l'aurait pas distingué. Elle croyait occuper dans la société un rang fort élevé de par la situation paternelle et son coup d'oeil sur les inférieurs, ou qu'elle jugeait tels, était un peu hautain.

Par les fenêtres ouvertes on apercevait à l'intérieur des appartements vivement éclairés une société assez nombreuse, hommes en smoking blanc, dames en toilette de soirée. Le résident de Tuyen Quang avait donné un grand dîner. Les boys passaient sans bruit, porteurs de plateaux.

— Remarquez-vous, docteur, dit Mlle Taillandier, comme la « boyerie » de M. Verger est bien dressée... Le service chez lui se fait au doigt et à l'oeil.

Elle avait une voix « distinguée », lente et posée, qui s'affirmait avec autorité dans les réunions, ainsi que doit s'affirmer la voix d'une jeune fille dont le père occupe une haute situation dans la colonie.

— Bien dressée, oui, dit le docteur... Seulement les boys ne traînent pas chez lui.

— Il les met facilement à la porte ? interrogea-t-elle. C'est une si détestable engeance.

— Non, ce sont eux qui le quittent... qui lui donnent leur huit jours si vous voulez...

L'expression offusqua Mlle Taillandier.

— Vous plaisantez, docteur, dit-elle froidement.

— Non. Verger fait une consommation énorme de domestiques. Il est trop dur, trop exigeant...

— Mais c'est une racaille que cette domesticité indigène, dit-elle.

— Hum, oui, parfois... N'exagérons rien. Mais il manifeste cette raideur avec tous les indigènes, paysans ou fonctionnaires subalternes. Un peu trop. Ça lui nuit auprès d'eux.

— C'est bien triste pour lui, fit-elle ironiquement.

Elle ajouta d'un ton décisif : « L'indigène n'est absolument pas intéressant. »

— Voilà, fit Hardy, la grande mauvaise chose ! L'Européen, en refusant systématiquement de s'intéresser à l'indigène, contribue terriblement à l'éloigner de nous.

— Je n'aime pas l'indigène, dit Mlle Taillandier avec fermeté.

— Cette ultima ratio est une insuffisante conclusion, dit le

le docteur. L'indigène intelligent...

— Il n'y en a pas.

— Sans appel, fit Hardy...

— Vous vous moquez de moi, dit Mlle Taillandier. Mais, docteur, les Européens, eux, sont peut-être trop enclins à se rapprocher de l'indigène... féminin.

— Nous sortons de la question, dit le docteur. Mais, soit... ici je vous donne gain de cause, surtout quand je pense au métissage, ce fâcheux résultat...

Verger apparut sous la véranda et vint à eux.

— Quelles graves questions agitez-vous ? Demanda-t-il.

— Nous parlons de l'indigène en général, dit Mlle Taillandier. Le docteur est indigénophile à outrance...

— Non, protesta tranquillement Hardy, au juste degré nécessaire, sans plus...

— Allons, dit Verger, nous savons : c'est votre travers. Et comme je vous le disais hier, il n'est pas particulier à vous seul. C'est une faiblesse. Nous ne devons pas être faibles devant l'indigène. Forts et même durs, c'est une nécessité...

— Très bien, dit la jeune fille... Et les tenir loin, à leur place...

— Ce qui est piquant, fit Hardy, c'est que beaucoup d'Européens qui tiennent le même langage ont des métis avec des femmes indigènes.

— C'est impardonnable, dit Mlle Taillandier. Je ne comprends pas qu'un Européen s'abaisse...

Elle resta pensive quelques secondes et dit avec décision : « Jamais je n'aurais pu épouser un métis... »

— Vous auriez peut-être raison, dit le docteur. Il ne faut pas mélanger les races éloignées.

Cependant, ici même, il y a des cas d'exception... Et un

métis d'Européen et d'indigène indochinoise n'est pas toujours reconnaissable avec certitude, au moins à qui n'est pas anthropologiste. Vous pourriez n'en rien savoir..

Elle eut un geste d'incrédulité. Verger accoudé à la balustrade regardait au dehors, sans mot dire. Hardy s'attarda quelques instants près d'eux et rentra dans les appartements de la Résidence. Verger demeura seul avec Mlle Taillandier.

— Voulez-vous faire un tour au jardin ? dit-il. Il fait un peu de brise.

Sa voix légèrement oppressée décelait une attente inquiète. Elle lui fit un sourire d'acquiescement en tournant vers lui ses grands yeux brillants dans l'irradiation lunaire. Alors il se sentit joyeux et plein d'assurance. Ils descendirent dans le jardin, côte à côte. Les monts se profilaient en contours sombres sous le ciel d'un bleu profond.

### III

Verger, l'air rayonnant, entra chez Hardy vers dix heures du matin. Il demanda au docteur s'il était fatigué de sa soirée, le taquina avec enjouement. Hardy l'observait discrètement.

— Vous êtes bien gai, Verger...

— Très gai, Hardy... Il faut que je vous dise... Je suis si heureux.

Il sourit à une image agréable. Hardy pensait : « Il ne m'aime pas, et il me prend régulièrement pour confident. »

Il dit tout haut :

— Qu'est-ce qui vous arrive ?

— Hier soir, après que vous nous eûtes quittés, je suis resté seul quelques moments avec Mlle Taillandier. Nous sommes fiancés, définitivement.

de s'en servir à tout moment, l'entente qui nous liait eût suffi à la préserver des assauts que vous avez dits. Or, attendez ! ni votre explication, ni celle-ci ne sont tout à fait bonnes. Non ! rien à tirer de mon aventure, sinon de rire des côtés ridicules qu'elle devait présenter jusqu'à la fin et d'éprouver quelque mélancolie à l'égard...

« Thi Nam n'était donc ni dans sa cabine, ni dans celle du monsieur que j'étais allé prévenir. Où était-elle donc ? Je renonçais à le savoir, car ses deux compagnes l'avaient certainement prévenue que j'étais allé la demander et lui avaient donné tout le temps de préparer son alibi. Néanmoins, le lendemain, je lui demande brusquement :

« - Où ça toi aller, cette nuit -

« - Dans ma cabine.

« - Dans ta cabine?

« - Oui! dans ma cabine.

« Alors, je, dis en lui empoignant l'épaule (je crus que j'allais la broyer) :

« - Eh bien, moi, j'y suis allé dans ta cabine! Et tu n'y étais pas.

« Elle chercha et parut alors se souvenir soudain de quelque chose; quelque chose de si naturel qu'il était en effet normal qu'elle l'eût tout d'abord oublié.

« - Ah oui ! moi beaucoup chaud aller prendre la douche.

« J'ignorais cette coutume de prendre un bain à toute heure. L'eussé-je connue, j'étais si sûr que Thi Nam mentait que je mentis à mon tour :

« - Ça n'est pas vrai Je suis allé voir la salle de bain et il n'y avait personne.

« Chaque fois que je la poussais dans ses derniers retranchements et dès qu'elle sentait que son mensonge faisait long

feu, elle s'arrêtait net, ne disait plus mot, cessait d'expliquer quoi que ce fût et ne répondait plus à aucune de mes questions.

« Certaines de ces luttes prirent un caractère dont je suis encore troublé, ce soir, en vous parlant. Et croyez bien que je n'ai jamais été homme à donner dans le lyrisme. Sous mes pas, le gibier fuit - je suis chasseur - il se dissimule, ou se défend, ou attaque ou pleure comme la biche, mais toujours on en voit ou on en devine les réactions. Je vous ai dit qu'une Française m'avait trahi, mais sans même savoir qu'elle mentait et malgré ma confiance en elle, je voyais ses mensonges à je ne sais quoi dans ses yeux, sur sa peau. Chez Thi Nam, rien, rien. Je savais qu'elle mentait celle-là ! mais jamais je ne parvins à la voir mentir. La hardiesse ou la naïveté de ses mensonges, aussi bien que sa déception de les reconnaître inutiles, traversaient son visage sans laisser la moindre trace. Jamais mes attaques les plus pressées ne la déconcertèrent. Je m'appliquais à pénétrer ses yeux et j'y faisais tomber mes démentis comme des gouttes d'acide. Le bitume de la prunelle, le noir épais de l'iris ne variaient jamais. Ils glissaient dans la mince et longue fente des paupières qui serraient un regard plat, morne autour de moi et furtif dès qu'il me heurtait. Or, réfléchissez : cela était l'oeuvre de la nature, car comment concevoir qu'une volonté humaine puisse à ce point être efficace; cela était atroce et merveilleux, oui, je dis bien : atroce et merveilleux, car vraiment le jeu n'en valait pas tant ! Thi Nam ne pouvait-elle pas m'envoyer promener? Mais non! Une fourberie ancestrale entraînait en action, réglait la circulation du sang de cette gamine, ossifiait cette jeune chair de vingt ans et pour sauver quoi ? défendre quoi ? je vous le demande ! des enfantillages, l'amusement d'une fille

— Très bien. Je vous souhaite beaucoup de bonheur. Autant que j'aie pu m'en apercevoir, vous en êtes très amoureux...

— Très, dit Verger joyeusement. Délicieuse... Elle est délicieuse, Hardy. Mon cher ami, fit-il avec un petit ton de supériorité, ne restez pas célibataire... mariez-vous.

Hardy se mit à rire. Il se sentait ému de cette joie sincère.

— Et vous ? Vous aime-t-on... réciproquement ?

— Sûrement. Elle me l'a dit. Un instant charmant, hier soir, Hardy... seuls tous deux.

— Comme dans *Lohengrin*, dit le docteur. Seulement, comme dans *Lohengrin*... Il s'interrompit. Il y avait dans sa voix un accent qui attira l'attention de Verger.

— Quoi ?

Hardy tapota sur la table et chantonna : « Jure que sans connaître... ni mon nom, ni mon être... »

— Quoi ? répéta Verger. Je ne vous comprends pas.

Hardy se demanda si vraiment il ne comprenait pas.

— Quelle restriction ? Mlle Taillandier vous déplaît ?

— Idée absurde ! Rien, Verger, suivez votre idylle. Excusez-moi, je suis distrait. Je pensais à autre chose en même temps.

— Venez déjeuner avec moi, dit Verger.

— Soit, fit le docteur en souriant.

Il suivit Verger. Il le regardait à la dérobée, rêveur.

Pendant qu'ils déjeunaient à la Résidence il demanda :

— Et quand vous marierez-vous ?

— Dans deux mois environ. M. Taillandier repart demain matin avec sa fille, par la chaloupe. Dans quelques jours j'irai à Hanoï, faire ma cour. Je demanderai un congé... je suis très heureux, docteur.

Hardy le regardait. Il était vraiment élégant. Sa mise était toujours fort recherchée, trop peut-être, au sentiment de

Hardy. Tout compte fait, ce garçon en valait d'autres. Hardy lui souhaita intérieurement de ne point trouver de déceptions dans ses espérances matrimoniales. Il avait l'air si heureux.

Ils avaient fini de déjeuner et fumaient en prenant le café. Le ventilateur du plafond tournait avec un ronronnement doux.

— On vient d'amener, ce matin, un Annamite, dit Verger. Une crapule...

— L'assassin du garde principal Louviers ? fit le docteur, et auteur d'autres peccadilles... Oui j'ai appris ça. Vous allez l'expédier à Hanoï ?

— Tout droit. Auparavant il faut que je m'assure de l'identité du bonhomme arrêté. Je vais faire ça tout à l'heure. Voulez-vous venir ?

Ils restèrent encore une demi-heure assis, fumant et causant par intervalles. La lourde humidité chaude les alanguissait. Hardy se leva et se secoua.

— Pour un peu je m'endormirais... Et je ne veux pas : la sieste me barbouille la digestion. Venez voir les photos que j'ai prises dans notre tournée...

Ils allèrent voir les photographies.

— Trois heures, dit soudain Verger... c'est l'heure que j'ai fixée.

Ils retournèrent à la Résidence et gagnèrent les bureaux. Sur leur passage les indigènes s'inclinaient avec une promptitude où il y avait plus de crainte que de respect. Hardy pensait que Verger était franchement détesté. Ils entrèrent et les secrétaires annamites s'inclinèrent profondément. Mais Hardy, très habitué à déchiffrer l'indigène, eut tout à coup l'impression que ces marques de respect revêtaient une teinte d'insolence insaisissable qui eût échappé à tout autre,

qui échappait à Verger. Celui-ci, sans répondre aux révérences, passa hautain et s'assit. Le docteur prit un siège de l'autre côté de la table.

Verger fit pivoter sa chaise et regarda le groupe qui se tenait devant lui. Des miliciens armés entouraient un Annamite en guenilles teintes au cunao. L'inspecteur Jeanvert entra ; Verger lui serra la main et l'inspecteur s'assit.

Sur le côté se tenait une femme annamite d'une cinquantaine d'années, son grand chapeau rond à la main. Hardy remarqua qu'elle jetait sur Verger des regards craintifs avec une espèce d'étonnement. Tandis qu'il faisait ces observations, la voix sèche de Verger vint le distraire.

— Interprète, tenez-vous là.

Verger parlait l'annamite, mais il n'eût pas été convenable pour le Résident de s'adresser directement au prisonnier.

— Monsieur l'Inspecteur, c'est l'individu ?

— C'est lui, monsieur le Résident.

— Interprète, vérifiez le nom.

L'interprète interrogea l'homme.

— Il dit qu'il est bien Lê-van-Khoa, monsieur le Résident.

L'interprète annamite, en parlant, ramena les yeux sur Verger avec un tel air d'insolence railleuse que cette fois Hardy en fut frappé. La même expression se lisait sur les autres visages. Le docteur la percevait sous l'expression servile et craintive.

Verger posa diverses questions que l'interprète transmettait au prisonnier Lê-van-Khoa. Celui-ci, debout, paraissait suprêmement indifférent. Il avait l'air d'un quidam désœuvré, que l'affaire n'intéressait pas.

— Regardez, docteur, dit Verger, les façons désinvoltes de cette crapule... Il sait que sa peau est en jeu, et il affecte de

s'en moquer. Il ne veut pas perdre la face. Toute la stupide vanité indigène est là... Et après tout il s'en moque peut-être. Des brutes indifférentes à la mort, à la vie... Dinh, qui vous permet de sourire ?

L'interprète figea instantanément ses traits, mais Hardy lisait la haine dans les yeux. Verger reporta ses yeux sur Lê-van-Khoa et vit que le prisonnier le regardait avec l'inimitable insolence asiatique. Il en demeura stupéfait et outré, au point qu'il lui adressa directement la parole. « Baisse les yeux, chien, cria-t-il en annamite. Remmenez-le en prison. »

Personne ne bougea. « Eh bien, dit Verger en frappant du pied, Dinh, qu'est-ce qu'ils attendent ? »

Un milicien poussa de son pied nu par derrière la femme qui se précipita devant Verger, se prosterna et gémit.

— Mais qu'est-ce que c'est que ça ? dit Verger. Debout la *bagia*... Pourquoi l'a-t-on laissé entrer ? Que veut-elle ?

L'interprète Dinh s'inclina et dit avec le parler traînant des Annamites.

— Monsieur le Résident, c'est sa mère. Elle n'est pas femme comme il faut. Elle a fait femme avec monsieur français officier quand elle était jeune, il y a beaucoup longtemps. Elle allée France, revenue parce que le Français officier chasser elle beaucoup mauvaise vie. Et après, autre monsieur français, et un autre, et beaucoup autres. Et elle a fait beaucoup femme mauvaise vie, et voleuse, toutes choses très mauvaises. Elle est venue ici parce que elle née ici, et elle a maison à elle et rizières un peu. Tout le monde ici bien connaître elle et tourner le dos.

— Quel flux de paroles ! dit Verger. Qu'est-ce qu'elle veut ?

— Elle pense, monsieur le Résident, vous pouvez dans votre grande bonté relâcher son fils.

— Elle est folle, dit Verger, et vous aussi Dinh! Vous vous moquez du monde de l'avoir fait entrer ici. Si je le pouvais, ah ! certes non, je ne relâcherais pas cette canaille! Et par dessus le marché, ça ne dépend pas de moi.

L'interprète dit quelques mots à la femme qui se roula aux pieds de Verger et les étreignit avec force.

— Debout ! cria Verger furieux en arrachant son pied à l'étreinte. Sacrée *bagia*. Flanquez-moi ça dehors!

Il repoussa violemment la femme. Elle se releva, le turban défait, ses cheveux gris épars. Elle regarda autour d'elle avec une hésitation apeurée, puis rapidement prononça en annamite quelques mots distincts. Ces mots firent tressauter Hardy et Jeanvert. Verger resta un instant immobile, comme un homme hors de sens. Tout à coup il se souleva sur sa chaise, rouge, le poing serré. « Dinh, cria-t-il d'une voix rauque, qu'est-ce qu'elle a dit ? »

Le noir turban de Dinh plongea dans une révérence profonde.

« Monsieur le Résident, la femme dit qu'elle est votre mère.»

Ces mots prononcés, Dinh prit des traits subitement fermés. Les visages des secrétaires et des tirailleurs furent des murs sans fenêtres. Ils parurent suprêmement indifférents à tout ce qui se passait sous leurs yeux. Ils étaient tous subitement très loin, très distraits...

Verger leva le poing. Hardy lui trouva un air à la fois stupéfait et terrifié. Il se sentait lui-même étrangement saisi. La femme recula effrayée devant Verger. « Cette femme est folle, cria l'administrateur... Folle!... Dehors, tout de suite! »

L'interprète fit à la femme un imperceptible signe que Hardy remarqua, et dès lors le docteur fut assuré que ces

Asiatiques tenaient leur vengeance. La femme sortit un papier et dit quelques mots à voix basse.

— Monsieur le Résident, dit l'interprète avec une révérence, la femme dit qu'il faut lire le papier qu'elle tient.

— Je ne lirai rien, dit Verger ivre de colère. Qu'elle sorte ! Sa voix parut se briser dans une angoisse soudaine.

— Dinh, faites-la sortir tout de suite.

— Alors, dit l'interprète avec une sournoise fermeté, la femme qui dit être la mère de Monsieur le Résident, et qui est folle sûrement, comme Monsieur le Résident le voit bien, dit qu'un autre lira le papier, comme M. le docteur ou M. l'Inspecteur de la garde indigène.

Verger arracha le papier à la femme et lut. Hardy le vit devenir cramoisi et dans un geste brusque ouvrir son col de dolman avec violence. Et tout à coup il devint d'une pâleur extrême. Hardy restait perplexe. Il regardait le papier, une note sale, jaunie par le temps. Jeanvert faisait des yeux ronds. Verger crispa la main sur le papier, le froissa et l'enfonça dans sa poche.

— Je garde ça, dit-il, la voix rauque encore. Je veux savoir qui a fabriqué ça... Je le punirai. Et cette femme qui joue ce personnage... Sales gens !

Il se ressaisit, regarda le docteur et Jeanvert avec un rire très peu naturel. « Voilà les inventions imbéciles dont ils sont capables. C'est à en devenir idiot ! »

Dinh coula vers lui un regard d'une féroce insolence et dit avec un respect profond : « La femme a dit que le chef de centre et le chef de village connaissent le papier. Elle a voulu aussi que nous le lisions. »

Hardy pensa : « Ce qui veut dire : n'essayez pas de le détruire. » Il regarda de nouveau Verger et le vit tellement

pâle qu'il se sentit inquiet. « C'est un coup monté, se dit-il. Ils ont trouvé quelque chose. Ils le tiennent. » Il se dit qu'une vengeance asiatique est soigneusement préparée, qu'elle ne laisse rien au hasard. Mais qu'y avait-il sur ce papier ?

La femme se prosterna de nouveau. Elle pleurait, avec les exagérations de douleur des femmes annamites. Elle poussait des hoquets entremêlés des « Zoye, oh zoye! oh ya oye!» traditionnels. Hardy entendait qu'elle suppliait pour Lê-van-Khoa. Le prisonnier fort paisible contemplant cette scène avec un regard rusé. Puis la femme prononça des paroles étranges. Elle dit que son fils M. le Résident serait très bon, qu'il était sûrement si heureux de retrouver sa mère qu'il ferait relâcher son frère, qu'elle était pleine de respect devant son fils devenu un grand *quan-lou* français. Hardy connaissait assez l'âme indigène pour savoir qu'elle était payée.

Verger se taisait. Il semblait ne pas entendre. Il avait l'air égaré. Hardy, de plus en plus inquiet, se demandait : « Est-ce qu'il se sent pris ? » Les indigènes se jetaient de rapides regards furtifs. Et tout à coup Verger se leva, se baissa, saisit la femme par les bras, la remit avec rage sur ses pieds. Il grondait : « Canaille, ah! canaille, gredine ! » Il la secoua brutalement. La femme échevelée hurlait : « Oh ya oye ! Oh ya oye ! » A la porte apparurent des têtes curieuses. Tout le personnel de la Résidence était là. Et tous virent le Résident traînant la femme vers la porte en la frappant. Des piastres roulèrent à terre, échappées du noeud de ceinture défait. Au bruit la femme en pleurs se dégagea par un effort violent et se rua vers les piastres, essayant de les rattraper au milieu de ses hurlements. Le spectacle était ignoble. Hardy pensait : « Les piastres que lui ont donnés les indigènes pour faire ce scandale. » Mais Verger la ressaisit, la traîna comme un sac

et la lança à travers la porte, les yeux fous, avec un air tellement effrayant que Dinh et les secrétaires coururent vers la porte.

Hardy et Jeanvert anxieux s'étaient levés. Lê-van-Khoa esquissa un mouvement, lui aussi, vers la porte, songeant à profiter du trouble pour se retirer modestement. « Si vous le laissez filer, dit Jeanvert aux miliciens, vous le paierez. »

Hardy saisit Verger par le bras. « Calmez-vous, Verger. Pour vous, je vous en prie. »

Verger le regarda en face avec des yeux étranges. Toute sa rage était subitement tombée. Hardy eut l'impression d'un homme incapable de lutter. Il faisait une grimace affreuse et ridicule, laissant tomber les coins de sa bouche dans un rictus ironique et désespéré. Il fit : « Oh ! » avec un accent qui remua le docteur au plus profond de son être, s'arracha de son étreinte et courut vers la porte.

Dehors tous les indigènes s'enfuirent. Verger disparut. Jeanvert consterné regardait Hardy. « Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Je n'y comprends rien... »

— Moi, je comprends, fit Hardy avec tristesse. Une vilaine histoire... Ils l'ont... Vengeance d'Asie, très raffinée!...

Ils sortirent. Les miliciens emmenaient Lê-van-Khoa. Dehors la femme affalée à terre geignait, guignant vers la pièce où ses piastres restaient à terre. Hardy la regarda avec dégoût.

— Que cette femme parte d'ici, dit-il. Il faut que ce scandale cesse.

Dinh qui s'était rapproché marmotta : « Monsieur le Docteur, la femme, lui la mère de M. le Résident... »

Il avait un air de méchanceté satisfaite qui s'effaça d'un seul coup devant le regard menaçant que lui jeta Hardy. D'un air

modeste il s'éclipsa.

Un grand gaillard en kaki arrêta Hardy : « Docteur, qu'est-ce que c'est que ce vacarme et cette scène... Le Résident nous a stupéfiés. »

Hardy fit à son interlocuteur, ingénieur des Travaux Publics, un geste rassurant. « Un scandale créé par ces sales gens, dit-il brièvement... Le Résident s'est exaspéré... Ce n'est rien. »

Il était très inquiet. Que faisait Verger ? On lui dit qu'il était monté dans son appartement. Il essaya de le voir, à plusieurs reprises, dans la soirée. Le boy lui dit que M. le Résident était fatigué. Il avait cet air très poliment railleur de l'Asiatique, presque insaisissable et exaspérant.

Une demi-heure plus tard, tous les indigènes et tous les Européens de Tuyen Quang parlaient du scandale et épiloquaient sur la teneur du papier confisqué par Verger.

#### IV

Hardy conta plus tard ce qu'il savait directement et ce qu'il avait pu reconstituer des moments de solitude passés par Verger jusqu'au lendemain matin.

Le Résident monta dans sa chambre et s'enferma. Il se jeta dans un fauteuil de rotin. Il lui semblait que sa tête était vide. Affaissé, il oubliait de mettre en marche le ventilateur, mais il ne sentait pas la chaleur. Il avait l'impression d'avoir froid. Il sentait dans sa poche le papier arraché à la femme annamite. Il n'osait pas le relire. Il s'en rappelait d'ailleurs tous les termes avec une précision terrible. Il resta longtemps prostré. Il songeait au scandale récent. Tout Tuyen Quang savait... Toute l'Indochine allait savoir. Sa situation était intenable,

impossible devant les indigènes. Ses espoirs perdus ! Lui qui s'entendait par anticipation appeler respectueusement M. le Résident supérieur. Le mariage... Les larmes lui vinrent aux yeux. Il aimait réellement Mlle Taillandier. Que dirait-elle après ce scandale ? Comment prouverait-il la fausseté de cette abominable machination.

Fausseté ? Il eut un rire lugubre. Il savait qu'il n'y avait aucune fausseté. Il se leva et se regarda dans une glace. Le léger méplat interorbitaire, l'imperceptible bride des yeux à laquelle personne n'avait jamais fait attention... Cela crèverait les yeux à tout le monde maintenant. Si, quelqu'un l'avait remarqué... Hardy. Mais cela importait peu. Tandis qu'à présent...

Il reprit le papier, le déplia avec un frisson, le relut: « Je soussigné, Jean-Antoine Verger, capitaine, ai donné en toute propriété à la nommée Nguyen-thi-Ca Ha maison qu'elle habite à Tuyen Quang et les rizières attenantes, à charge pour elle d'élever son fils. » Il n'y avait pas le nom du fils, mais tout le monde savait ou saurait qui était désigné.

Puis son père avait changé d'idée. Il avait aimé son fils, l'avait reconnu. Il avait emmené la femme annamite et l'enfant en France. Et quand il avait dû renvoyer la femme en Indochine à cause de son inconduite il avait gardé l'enfant. Quand il s'était marié avec une compatriote, celle-ci avait adopté le petit Louis Verger. Elle n'avait pas eu d'enfant elle-même, et elle avait élevé Louis comme son fils. Verger n'avait jamais connu la femme indigène repartie quand il avait un an et qui ne se souciait pas de lui. Personne n'aurait jamais su qu'il était métis, sauf lui-même. Cela était si peu visible. De purs Français avaient l'air plus asiatiques que lui. Et ce maudit papier était resté aux mains de la femme. Il ne

servait à rien de le détruire. Dinh avait fait savoir que lui-même et d'autres l'avaient lu. Et c'était le titre de propriété de la femme... Il répétait : « Sales indigènes, cochons d'Annamites... Je voudrais les anéantir!... »

Il n'osait pas sortir. Il lui semblait que tous les Annamites allaient lui rire au nez, que ses compatriotes français le regarderaient avec des yeux nouveaux, qu'une moquerie universelle l'envirollerait. Il se sentait affreusement humilié, écrasé...

Un boy frappa : « Monsieur le Résident est servi. » Il cria qu'il ne descendrait pas dîner. Sa pensée fatiguée se mit à ressasser les mêmes notions, les mêmes mots... sa carrière, Mlle Taillandier, tout à vau-l'eau, ruiné, perdu... Naufrage complet. La nuit passa ainsi, une nuit brûlante, sans un souffle d'air, humide et orageuse, avec des nappes de larges éclairs silencieux. Il ne sentait pas la chaleur. Il lui semblait qu'il allait grelotter.

## V

« Il arriva chez moi à huit heures du matin, raconta plus tard le docteur. Il avait une tête lamentable, des yeux battus d'insomnie. Il fixa ses yeux hagards sur moi et me dit ; «Docteur, elle est partie. » Son accent me bouleversa. D'un coup il se réfugiait près de moi. Il n'avait plus aucun ressort. Je savais déjà que Mlle Taillandier était partie en auto, de bonne heure, avec son père...

» Il redit : « Elle est partie... Sans un mot pour moi... »

» Je pensai que cela n'avait rien d'étonnant. J'avais jugé cette jeune fille. Hautaine, ambitieuse et froide. Mais lui, il l'aimait vraiment.

» Il reprit : « Hardy, je n'en peux plus. Ce matin les boys souriaient en me voyant, j'en suis sûr. Je voudrais me mettre une couverture sur la tête, m'en aller invisible. Tout ceci est affreux. La honte imméritée... Je suis un malheureux ruiné, tombé... Et je ne suis coupable en rien! »

« Dix fois il répéta cela. Que pouvais-je dire ? J'essayai de mettre un peu d'ordre dans la situation.

« Voyons, demandai-je, ce papier ?... Qu'y a-t-il exactement sur cette lettre ? » J'en connaissais à peu près les termes répétés par tout Tuyen Quang.

» Il me la tendit. Je lus. Evidemment il était désigné. Mais lui-même était l'artisan de son malheur. S'il n'avait pas soulevé les haines des indigènes, rien de cela ne serait arrivé. Ils avaient profité de l'occasion avec leur perfide adresse.

» — Pourquoi, dis-je, avoir fait cet esclandre hier ? Il fallait écouter froidement, lire ce papier et le rendre avec indifférence. Vous êtes métis. Eh bien, ce n'est pas déshonorant. Vous vous êtes montré tout à fait Européen au moral. Vous l'êtes au physique. Nul ne vous aurait jeté la pierre. Au contraire, on vous aurait considéré comme intéressant. Mais vous avez donné dans le piège. Ces Annamites vous savaient violent. Ils vous ont amené à faire ce qui ne se pardonne pas, le scandale... Vous avez frappé cette femme...

» Il m'interrompit : « Frappé cette femme... ma mère, n'est-ce pas ? Ma mère! Oh, ridicule, bêtement ridicule! Fils dénaturé... Oh, la situation stupide. Cette femme n'est pas ma mère. Je n'ai rien de commun avec cette abjecte créature ! Je voudrais l'écraser. Elle a agi pour des piastres, la coquine. Elle se soucie bien de moi... Elle ne s'en soucierait que pour me tirer des piastres. Elle ferait la comédie de la mère... C'est une basse créature, avide, rusée, indifférente... »

« Il se mit à rire douloureusement. « Vous représentez-vous l'abîme qui nous sépare... Rien de commun entre nous... Rien! A tel point que notre filiation paraît invraisemblable. Ma mère, allons donc ! »

« Il frissonna.

» Je lui dis pour le remonter qu'il avait raison. « Personne ne songerait à établir des points communs entre cette femme et vous. » Il m'écoutait avidement. Mais à quoi tout cela servait-il ? Le scandale avait eu lieu. Mlle Taillandier était perdue pour lui. Sa situation d'administrateur devenait impossible avec des gens d'Asie. Je le plaignais profondément.

» — C'est un malheur pour moi d'être un métis... qui ne l'est pas en quelque sorte, dit-il... Je suis Européen, entièrement... Je n'ai rien de commun avec cette sale race. Il aurait mieux valu pour moi que j'aie versé de ce côté. Mais, fit-il en serrant les poings, le résident Verger, fils de cette coureuse annamite bornée, frère... Voyez-vous : frère du voleur et assassin Lê-van-Khoa... Ridicule, ce qu'il y a de pire ! Heureusement que mon père et ma vraie mère, car celle de France fut ma vraie mère, sont morts !

» Il répéta avec une dérision qui me serrait le cœur : « Frère de cette crapule de Lê-van-Khoa ! Docteur, vous représentez-vous ?... »

« J'essayai de lui dire qu'en Europe un honnête homme pouvait avoir pour frère un voyou et n'en être aucunement responsable. Mais je sentais bien qu'ici la situation était totalement différente.

« — Ne vous répétez pas ces choses-là, dis-je. Et prenez tout ceci avec fermeté. On vous en saura gré. Montrez-vous fier et fort, et nul ne songera à vous rattacher à ces gens-là. Vous haïssez ce pays. Vous pensez que votre situation ici

serait impossible vis-à-vis des indigènes. Entre nous, vous avez créé cette situation par votre dureté envers eux. Ils ne l'ont pas pardonnée à quelqu'un qu'ils prétendent être un des leurs. Ils sont astucieux et habiles. Ils se sont vengés. Mais il est trop tard pour revenir là-dessus. Demandez l'Afrique, Pondichéry ou Madagascar... Soyez sûr que cette histoire s'oubliera vite.

« Il resta silencieux un instant et tout à coup il se mit à parler à demi-voix, presque à lui-même, et j'entendis des choses étranges. Il disait: « Je voudrais être loin de ce pays et je ne peux pas le quitter. Hardy, quand je vous disais que je le haïssais... Oui, après tout, je le hais, en certains moments. A d'autres il me semble que j'y ai éternellement vécu. La forêt, oui, j'en ai peur, peur comme un indigène en a peur... Je la sens peuplée d'êtres mystérieux, puissants, ennemis... et à un autre moment je raille ces idées stupides... Elle m'attire et je voudrais la fuir. J'ai horreur de ce ciel blanc d'été, de ces villages en paillotes, et je les aime... »

« Voyez-vous, fit Hardy, à ce moment le sang asiatique parlait. Il parlait comme lorsque Verger exagérait ses élégances de costumes à la façon de l'Annamite vain et plein d'ostentation. Il parlait comme aux instants où Verger se montrait hautain et dur pour l'indigène, comme l'Annamite se montre hautain et dur pour ceux de sa race dès qu'il possède une parcelle d'autorité. Il se plaignait lamentablement comme l'Annamite craintif et veule devant le péril de la mauvaise fortune, et pourtant, vous savez, c'était un homme énergique... je le savais à coup sûr.

» Et tout à coup, au milieu de ce ton pleurard, qui m'agaçait, il se leva, jura violemment, gronda qu'il allait braver l'opinion.

L'Aryen chassait l'Annamite humble et plat. Ah ! c'était bien étrange. A vrai dire l'Aryen l'emportait largement sur l'Annamite réduit, la petite part d'Annamite cachée en lui. L'Aryen ne l'avait pas complètement effacée, annihilée — il ne l'avait même pas connue sans doute — il l'avait laissée commettre les fautes irréparables dans sa conduite avec les indigènes. Et maintenant il était trop tard.

« Et soudain l'Aryen fier et prêt à entrer en lutte avec le monde médisant disparut comme une bulle qui crève. J'eus devant moi, dans l'homme aux yeux bleus, aux cheveux blonds, à la carrure forte, un indigène qui « avait perdu la face »...

Ah! perdre la face, pour un Asiatique, c'est la chose la plus affreuse qui puisse l'atteindre. La face, la vanité... Tout plutôt que cela. Tout, y compris la mort !

» Il me dit : « Hardy, il faut que vous me donniez un certificat. Trouvez-moi une maladie. Il faut que je m'en aille. Je vais à Hanoï... »

« — Vous êtes fou, dis-je. Restez à la Résidence. Rentrez tout droit dans vos bureaux. Reprenez votre service d'une main ferme. Demandez votre changement dans un mois, sans hâte. Quand rentrez-vous en congé en France ?

» — Dans deux mois.

» — Parfait, dis-je. Et en France, obtenez, si vous voulez, de changer de colonie. Et oubliez Mlle Taillandier. Elle n'est pas à regretter, pénétrez-vous de cette opinion. Allez, reprenez la direction de la province. Soyez chef. Et qu'on vous sente ferme et indifférent à cet incident.

» Il me regarda d'un air craintif et dit : « Je ne peux pas...

» Hardy, je vous en prie. Il faut que je parte, Hardy, je ne peux pas supporter leurs regards insolents. »

« Il me consterna. Le coup avait ruiné ses forces. L'Aryen disparaissait. L'Annamite se dégageait des profondeurs subconscientes. Que vous dire ? Lamentable... Il fut lamentable. Je dus lui donner un certificat de maladie. Je lui trouvai une fatigue du foie, n'importe quoi. Il n'avait rien du tout. J'étais navré. J'avais espéré voir l'homme fort, l'homme de ma race, se montrer supérieur à l'injustice du sort, forcer notre admiration et notre respect. Non, il s'en alla piteusement, dans les rires des indigènes, donnant au scandale de la veille toute sa force, tout son poids pour le ridiculiser, et, comme il le disait, le rendre lui-même impossible... »

## VI

« Il s'en alla à Hanoi, poursuivit Hardy. Des amis m'écrivirent à son sujet. Tout le monde parlait de lui, mais sa façon de se cacher, son allure désolante firent qu'on en rit. Ah ! s'il avait été tête droite, hautain devant son malheur — là était la belle occasion de se montrer hautain — chacun lui eût tiré son chapeau, eût été subjugué, l'eût admiré.

» Il demanda un congé anticipé pour raisons de santé. Comme on savait de quoi il retournait, on le lui accorda avec pitié. Au gouvernement général, il fit triste figure quand il se présenta... pas du tout la figure d'un résident chef de province. Il fit dire de lui : « Ah ! Verger le métis... »

» Puis il eut un sursaut. Il y eut un retour de l'Aryen. Et ce retour fut mortel.

» Hardy regarda ses auditeurs et continua. « Je lus un jour à l'Officiel qu'un congé administratif lui était accordé, congé régulier, pour en jouir en France, etc. Et le lendemain même je reçus à Tuyen Quang ce mot que je n'ai jamais

« Hardy, je vous dois une grande reconnaissance. J'ai trouvé près de vous une aide pitoyable à ma détresse. Vous aviez raison, il fallait surmonter le destin. Je n'ai pas su, pas pu. Je ne sais pas pourquoi. Je ne sais si je saurais maintenant. Il me semble que si... Mais il est trop tard. Hardy, j'ai rencontré ce soir, rue de la Soie, Mlle Taillandier avec des amies. Je l'ai saluée. Elle n'a même pas répondu. Elle a dit quelques mots à une de ses compagnes. Je me suis retourné après les avoir dépassées et j'ai vu qu'elle riait en parlant. J'ai compris. Je la méprise. Mais elle est pour moi un symbole de la société impitoyable au ridicule. Je ne veux pas vivre dans les chaînes du ridicule. Je suis un homme libre. Adieu »

» Je compris, et la nouvelle qui me parvint deux heures plus tard par dépêche ne me surprit pas.

» On le trouva dans sa chambre, tué d'un coup de pistolet. Cette fois l'Aryen avait dominé l'Asiatique. »

*Composé en France par les éditions Lettres du Mékong*  
juillet 2011

## L'Autre sang

“L'interprète figea instantanément ses traits, mais Hardy lisait la haine dans les yeux. Verger reporta ses yeux sur Lê-van-Khoa et vit que le prisonnier le regardait avec l'inimitable insolence asiatique. Il en demeura stupéfait et outré, au point qu'il lui adressa directement la parole. « Baisse les yeux, chien, cria-t-il en annamite. Remmenez-le en prison ”.